



En débat

Un curieux rapport européen sur les médias

Quatre experts indépendants suggèrent à la Commission de l'UE des recommandations pour la pluralisme et la liberté de presse. Avec certaines idées pour le moins discutables.

«**B**ienvenu » pour les uns, «redondant » pour les autres, « dangereux » pour les derniers : le 21 janvier 2013, le « Groupe de haut niveau sur la liberté des médias et le pluralisme » de l'Union européenne (GHN) a publié son rapport accompagné de recommandations.

Ce document, commandité par la Commission européenne elle-même, était attendu de pied ferme par

les différentes organisations européennes de professionnels des médias.

Le texte (*lire page 8 ses principales recommandations*) n'a pas de valeur juridique puisqu'il a été élaboré par un petit groupe de quatre personnes choisies par la Commission – la lettonne Vaira Vike-Freiberga, l'allemande Herta Däubler-Gmelin, le britannique Ben Hammersley et le portugais Luis Miguel Poiaras Maduro – avec pour mandat d'analyser et de fournir des conseils sur une série de questions liées aux médias. Il sera toutefois considéré comme une feuille de route pour des initiatives potentielles de la Commission européenne à l'avenir.

Suite page 8

Marc Gruber

Directeur de la Fédération européenne des Journalistes (FEJ)

Quand la loi ou le juge imposent l'anonymat

Illustration : Cost.

Lire pages 2 et 3

Sommaire

« Restez en ligne »

Deuxième numéro de notre rubrique pour comprendre le vocabulaire connecté 6

Photographie

Royauté : les messages cachés sous les portraits officiels 6

Sorties de presse

Un ouvrage collectif paraît chez De Boeck sur le « Journalisme en ligne » 7

Les patrons français de la presse. Tous mauvais. 7

Témoignages

A des milliers de kilomètres de leur rédaction...

Comment travaille-t-on pour un média belge depuis l'autre bout de la planète ? Internet n'a pas effacé toutes les contraintes pour ces collègues qui doivent gérer les décalages horaires et l'éloignement de leur média.

Ils et elles sont correspondants permanents ou collaborateurs spécialisés. Ils sont partis suivre un rêve professionnel, une histoire d'amour ou un caprice du hasard, rendus possibles par la grâce du télétravail. Quatre d'entre eux, tous indépendants, témoignent pour *Journalistes* des grandeurs et servitudes de cette situation professionnelle pas comme les autres : les correspondantes Valérie Hirsch (Afrique du sud) et Stéphanie Fontenoy (Etats-Unis), le critique littéraire Pierre Maury (Madagascar) et le dessinateur Nicolas Vadot (Australie).

Avis aux candidats à l'expatriation : le parcours administratif pour s'installer à l'étranger relève parfois du grand casse-tête. Chaque pays a en effet ses propres règles en matière de visa, permis de séjour et permis de travail.

Nicolas Vadot a dû batailler 18 mois avant de décrocher la résidence à durée indéterminée. « Parfois, explique Valérie Hirsch, le permis de travail – coûteux

car il faut notamment produire les traductions officielles de nombreux documents – est refusé pour des raisons obscures et certains journalistes préfèrent ne pas le demander ».

Pour les Etats-Unis, l'ambassade à Bruxelles délivre un « visa I » (comme « Information ») aux journalistes munis d'une carte de presse et d'une lettre d'accréditation de leur(s) média(s). Il est valable pour plusieurs années et ne constitue pas un permis de travail pour un employeur américain.

Fiscalement, le principe général est plus clair : les revenus du travail sont imposés dans le pays de résidence. L'expatrié paye donc ses impôts dans son pays d'accueil. Il y sera d'ailleurs gagnant à (quasi) tous les coups vu la place peu enviable de la Belgique au palmarès mondial de la fiscalité.

Suite et dossier pages 4 et 5

J.-F Dt

De New York à Sydney : le journalisme

Travailler pour sa rédaction depuis l'autre bout du monde ne pose plus de problèmes techniques, même si les candidats au départ devront avoir un solide sens de l'organisation et de l'autonomie. Ration de cet effort : une belle liberté, loin des petits chefs et des tiraillements de l'équipe. Quatre journalistes témoignent.



Stéphanie Fontenoy aux Etats-Unis

Stéphanie Fontenoy est correspondante aux Etats-Unis pour *La Libre Belgique* depuis l'été 2004. Elle était partie à New York après avoir travaillé trois ans pour le site internet de la RTBF à Bruxelles et un an à l'ambassade de France à Londres.

Belgique depuis l'été 2004. Elle était partie à New York après avoir travaillé trois ans pour le site internet de la RTBF à Bruxelles et un an à l'ambassade de France à Londres.

► **Les contacts.** « Je suis en relation, le plus souvent par e-mail, avec le journal à partir de 8h du matin à New York (14h à Bruxelles) jusqu'au bouclage. Après 14h (20h à Bruxelles), mon rythme change et je peux alors me consacrer à la lecture approfondie de la presse américaine pour épinglez de nouveaux sujets, à la recherche de contacts, à des rendez-vous, conférences ou interviews. Je m'attaque alors à des articles de fond. »

► **Le travail.** « Je fais des propositions mais je reçois aussi des commandes de la rédaction. C'est environ *fifty-fifty*. Ma collaboration se limite à une dizaine d'articles maximum par mois, sauf en cas de forte actualité, en général les présidentielles ou une grosse catastrophe comme Katrina ou la marée noire dans le Golfe du Mexique. »

► **Le défi.** « Le défi principal est de réaliser des articles en quelques heures. Heureusement, les Américains, que ce soit les experts ou les personnes dans la rue, sont en général très coopératifs, dynamiques et aiment jouer le jeu. Il n'est pas rare de faire l'interview d'un politologue ou d'un économiste qui trouve un peu de temps entre deux avions. C'est donc un travail très gratifiant. »

► **L'intendance.** « J'ai partagé pendant plusieurs années un bureau avec d'autres correspondants étrangers installés à New York mais la crise économique a obligé plusieurs d'entre nous à rentrer au pays ou à réduire les frais. Je travaille donc à domicile mais je rencontre plusieurs fois par semaine d'autres journalistes européens pour échanger des idées ou simplement pour le plaisir de la compagnie. Nous nous voyons aussi régulièrement pour la couverture de certains événements ou pour des conférences de presse. La distance avec la rédaction se fait bien sûr sentir. Mon quotidien est, j'imagine, très différent de celui de mes collègues à Bruxelles, que j'aimerais voir plus souvent. »

Suite de la Une

Pour éviter toute confusion avec le fisc belge, le journaliste aura intérêt à se domicilier dans son pays de résidence.

Exception au principe général : s'il perçoit des revenus immobiliers pour des biens qu'il possède en Belgique, c'est en Belgique que ces revenus à seront imposés. Attention aussi aux droits d'auteur : le journaliste risque d'être imposés deux fois sur les mêmes sommes si le média belge a prélevé le précompte mobilier et qu'ensuite, ces revenus de droit d'auteur

sont taxés dans le pays de résidence. Des pays assimilent en effet les droits d'auteur à des revenus du travail et ils les taxent comme tels.

Enfin, l'expatrié avisé vérifiera sa couverture sociale (maladie, accident,...) dans son pays de résidence, quitte à souscrire si nécessaire des assurances privées ou à cotiser à l'Ossom, l'Office de sécurité sociale d'Outre-Mer. Cette institution fédérale belge assure les personnes travaillant en dehors de l'espace économique européen et de la Suisse, et qui sont ressortissantes d'un Etat de cet espace.

J.-F Dt

Valérie Hirsch, en Afrique du Sud

Etablie en Afrique du Sud depuis 1996, Valérie Hirsch est la correspondante de la RTBF et du *Soir*, et, en France, notamment de TV5 Monde et de *Ouest France*.



► **Les contacts avec les rédactions.** « Comme il y a rarement une actu chaude en Afrique du Sud, c'est le plus souvent moi qui contacte les médias par email (par téléphone, seulement si c'est urgent). Je le fais au moins une fois par mois. J'ai suggéré, depuis des années, aux chefs de rubrique des journaux d'utiliser Skype, plus pratique et moins couteux. TV5 a commencé à l'utiliser récemment (RTL radio aussi à Paris). »

► **Les contraintes.** « Techniquement, il n'y a pas de difficulté. J'envoie tous mes sons par internet à la RTBF et en général, cela passe bien, même si la liaison internet est moins rapide qu'en Belgique. Etant sur le même fuseau horaire qu'en Belgique, je n'ai pas du tout l'impression d'être au bout du monde. »

► **Les conditions financières.** « Le montant des piges n'a pratiquement pas changé depuis 15 ans (la RTBF a juste revalorisé les 'enrobés'), alors que mes frais ont fortement augmenté, à cause de l'inflation en Afrique (8% par an). Donc je gagne de moins en moins bien ma vie. A moins de faire de la télé, un correspondant étranger ne peut pas vivre de ses piges en Afrique du sud. »

► **L'éloignement.** « On se sent loin de l'équipe, ce qui peut être démotivant, si on n'a pas de bons contacts avec et dans la rédaction (j'avais la chance

de connaître des journalistes de la RTBF et du *Soir* avant de venir m'installer ici). Mais cela a aussi ses avantages : on est à l'abri des rivalités et luttes de pouvoir au sein des rédactions. J'essaie de faire chaque année, ou presque, le tour des rédactions à Bruxelles et Paris pour rester en contact : c'est très important de connaître les chefs de rubrique. Sur place, comme je travaille seule chez moi, j'essaie de voir régulièrement d'autres correspondants francophones et de partir en reportage avec eux, pour échanger des idées et partager leur 'dynamisme'. »

► **La liberté.** « Globalement, je suis satisfaite de ma situation. Je fais beaucoup plus de terrain que quand je travaillais en Belgique. La plupart du temps, je choisis les sujets que je traite.... J'ai une énorme liberté pour organiser mon travail à ma guise et développer d'autres activités, en dehors du journalisme. Bref, on échappe à la routine ! »

► **L'anecdote.** « La Coupe du monde de football en Afrique du Sud (2010) a été une période fantastique pendant laquelle j'ai eu l'occasion de rencontrer, ou de mieux connaître, les envoyés spéciaux des rédactions et de participer ensemble à la couverture de l'événement (notamment un numéro spécial de *Libération*, fait à Johannesburg, avec le rédac'chef du quotidien). Malheureusement, je ne revivrai sans doute ce moment de collaboration que lors d'un deuil national....vous devinez lequel ! »

à (très) longue distance

nie Fontenoy, ats-Unis

► **Les conditions financières.** « Je survise seule à New York, qui est une ville très chère, uniquement parce que je collabore régulièrement à six publications belges et françaises, ce qui me permet d'utiliser l'information plusieurs fois. Comme n'importe quel indépendant, rien n'est assuré et il faut avoir les nerfs solides. Mais avec le temps, on s'habitue. Et j'ai la chance d'être aux Etats-Unis, qui offrent une manne infinie de sujets. »

► **L'anecdote.** « J'ai un souvenir précis de ma première assemblée générale de l'ONU, quand, arrivée tôt le matin pour couvrir le discours de George W. Bush à la tribune, la file pour entrer dans le bâtiment s'étirait sur plusieurs centaines de mètres. J'ai cru ne jamais arriver à temps. »



Dessinateur régulier au *Vif/L'Express* depuis 1999 et à *L'Echo* depuis 2008, Nicolas Vadot partait s'installer en Australie en 2004, avec son épouse australienne. Ils y sont restés six années avant de revenir à Bruxelles.

► **Le décalage horaire.** « En 2004, tout le monde pensait qu'une collaboration d'aussi loin allait foirer. Le haut débit n'était pas aussi rapide que maintenant et j'ai dû m'adapter aux horaires décalés. Je me suis mis à écouter la RTBF et à lire la presse écrite en ligne, ce que je ne faisais pas auparavant. Depuis lors, je ne lis plus jamais de quotidiens papier. A 15 heures locales, je mettais *Matin Première* et je travaillais jusqu'à 20 heures, et jusqu'à 1 heure du matin les jours de bouclage. Pour *L'Echo*, c'était plus compliqué. Je devais parfois rester éveillé très tard, voire me coucher à 2 heures du matin et me réveiller à 6 heures, pour dessiner juste avant le bouclage en Belgique. Il arrivait parfois qu'ils ne comprennent pas mes dessins car je parlais d'une actu survenue durant la nuit (pour eux) et dont ils n'avaient pas encore connaissance. »

Pierre Maury, à Madagascar

Chroniqueur littéraire pour *Le Soir*, Pierre Maury s'exila voici quinze ans à Madagascar... où il a poursuivi sa collaboration comme s'il n'avait jamais quitté Bruxelles.

► **L'intendance.** « La réception des livres a évolué depuis 1997, année de mon installation à Madagascar. Au début, rien n'était vraiment organisé, je recevais de temps en temps des livres en provenance du journal par petits paquets ou par gros cartons, quelques-uns aussi directement des éditeurs. Tout ce qui m'arrive maintenant vient directement des maisons d'édition. Qui n'ont jamais émis la moindre réserve sur les coûts d'envoi. Depuis quelques années, l'envoi de fichiers électroniques s'est mis en place et est devenu presque généralisé. Par exemple, pour la dernière rentrée littéraire, j'ai reçu 44 livres papier et 140 fichiers électroniques (surtout des PDF). Certains sont sous les deux formes. »

► **Les contacts.** « Les contacts avec la rédaction sont fréquents, surtout par mail avec Lucie Cauwe, qui coordonne l'information littéraire. Cela va d'un échange de messages quotidien à vingt ou trente dans les périodes plus chaudes (pour cause de rentrée littéraire par exemple). Le téléphone vient en soutien, pour discuter plus directement de projets (une série d'articles ou un supplément hebdomadaire), et en cas d'urgence absolue (la mort d'un écrivain, cas le plus fréquent – les autres événements littéraires, sorties de livres ou prix, sont

prévisibles). Je passe par Skype très exceptionnellement – une fois, l'an dernier, pour une réunion d'une heure et demie, pénible pour moi car la connexion, à Madagascar, n'est pas très rapide : 1 Mo/s (Méga octet par seconde), souvent moins pendant la journée, pour un abonnement qui coûte quand même 100 €/mois. »

► **Les contraintes.** « Elles ne sont pas très différentes de celles que je connaissais à Bruxelles. Personnellement, je vois plutôt un avantage à être loin : ne possédant pas un sens très aigu de la hiérarchie, je me sens bien à travailler en (relatif) solitaire. Mais tout ce que je donne au journal est concerté avec le service. »

► **Le manque.** « Ce qui manque, c'est la rumeur qui fait la vie d'une rédaction – même si cette rumeur n'est pas, au sein de cette rédaction, la caractéristique la plus productive. Mais dans les grandes lignes, peut-être aussi parce que j'ai quand même vécu pas loin de 15 ans dans cette rédaction, je 'sens' généralement vers où ça va. Et puis, j'y vais parfois... tous les cinq ans environ ! »



Nicolas Vadot, 6 ans en Australie

► **Le décalage des saisons.** « Je devais aussi m'adapter aux saisons inversées. Par exemple, s'il y avait une canicule en Belgique et qu'il fallait dessiner sur le sujet, je devais faire abstraction du fait que chez moi c'était l'hiver. Il y a aussi la vision globale que l'on a du monde: les Australiens s'en tapent de l'Europe. Ce qui leur importe, c'est l'Amérique et l'Asie du sud-Est. Donc j'avais tendance à accorder plus d'importance à ces sujets-là, contrairement à mes rédacteurs en chef en Belgique. »

► **Les contacts avec les rédactions.** « Au début, j'avais gardé mon fax et je recevais les articles par ce biais. Mais ça coûtait une fortune et ça ne marchait pas toujours. Je suis très vite passé au tout internet. Par téléphone, j'avais des cartes pas chères, mais il fallait faire 14 numéros avant d'avoir le correspondant. »

► **La distance physique.** « L'éloignement géographique ne faisait aucune différence. J'ai toujours travaillé chez moi et je ne passe quasiment jamais dans mes rédactions. En revanche, c'est bien de pouvoir aller discuter de temps en temps avec les rédacteurs en chef, d'abord pour qu'ils ne m'oublient pas,

ensuite pour évoquer les problèmes éventuels.

C'est pour cela que je revenais une fois par an en Belgique, pour que tout le monde comprenne bien que j'étais là, sur le pont. J'ai quand même travaillé un an pour *L'Echo* avant de les rencontrer en vrai, à Bruxelles. 'Sentir' la Belgique d'aussi loin, ce n'était pas un problème. En Belgique, je ne rencontrais et ne rencontre toujours pas le monde politique. Le lecteur de base ne dîne pas avec Reynders ou Di Rupo, eh bien moi non plus. Et en écoutant la RTBF ou en regardant le JT via TV5, je peux sentir cette actu. L'éloignement a même été très bénéfique pour moi en période de crise politique. J'avais tellement plus de recul ! J'entendais les gens s'étriper sur une scission 'historique' – celle de BHV, alors que devant moi je regardais gambader des kangourous dans la nature... »

► **L'anecdote.** « Au moment où Fortis a explosé, ce week-end de fin septembre 2008, j'étais à Uluru, le grand caillou au centre de l'Australie. Il y avait internet. Je regardais l'immensité du paysage, avec ces dessins vieux de 20 000 ans, pour ensuite me replonger dans les attermoissements de Lippens and co. Cela me permettait vraiment de relativiser... »